

LC 463
ENS de Cachan (langue anglaise)
ENS de Lyon

SESSION 2014

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Etude de texte français	page 4
Explication de documents historiques	page 6
Thème allemand	page 8
Thème anglais	page 9
Thème arabe	page 10
Thème chinois	page 11
Thème espagnol.....	page 12
Thème italien.....	page 13
Thème russe	page 14

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

Que peut la matière ?

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

ÉLOGE PAR CICÉRON DE LA POLITIQUE MENÉE PAR CÉSAR EN GAULE

Bellum Gallicum, Patres conscripti, C. Caesare imperatore gestumst, antea tantum modo repulsum. Semper illas nationes nostri imperatores refutandas potius bello quam lacessendas putauerunt. Ipse ille C. Marius, cuius diuina atque eximia uirtus magnis populi Romani luctibus funeribusque subuenit, influentis in Italiam Gallorum maximas copias repressit, non ipse ad eorum urbis sedisque penetrauit. Modo ille meorum laborum periculorum consiliorum socius, C. Pomptinus, fortissimus uir, ortum repente bellum Allobrogum atque hac scelerata coniuratione excitatum proeliis fregit eosque domuit qui lacessierant, et ea uictoria contentus re publica metu liberata quieuit. C. Caesaris longe aliam uideo fuisse rationem ; non enim sibi solum cum iis quos iam armatos contra populum Romanum uidebat bellandum esse duxit, sed totam Galliam in nostram dicionem esse redigendam. Itaque cum acerrimis nationibus et maximis Germanorum et Heluetiorum proeliis felicissime decertauit, ceteras conterruit, compulit, domuit, imperio populi Romani parere adsuefecit, et quas regiones quasque gentis nullae nobis antea litterae, nulla uox, nulla fama notas fecerat, has noster imperator nosterque exercitus et populi Romani arma peragrarunt. Semitam tantum Galliae tenebamus antea, Patres conscripti ; ceterae partes a gentibus aut inimicis huic imperio aut infidis aut incognitis aut certe immanibus et barbaris et bellicosis tenebantur ; quas nationes nemo umquam fuit quin frangi domarique cuperet.

Cicéron.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

En 1831, George Sand, âgée de 27 ans, s'est installée à Paris sans son mari, demeuré à Nohant dans le Berry.

Et puis encore j'étais avide de me déprovincialiser et de me mettre au courant des choses, au niveau des idées et des formes de mon temps. J'en sentais la nécessité, j'en avais la curiosité ; excepté les œuvres les plus saillantes, je ne connaissais rien des arts modernes ; j'avais surtout soif du théâtre.

5 Je savais bien qu'il était impossible à une femme pauvre de se passer ces fantaisies. Balzac disait : « On ne peut pas être femme à Paris à moins d'avoir vingt-cinq mille francs de rente. » Et ce paradoxe d'élégance devenait une vérité pour la femme qui voulait être artiste.

Pourtant je voyais mes jeunes amis berrichons, mes compagnons d'enfance, vivre à Paris avec aussi peu que moi et se tenir au courant de tout ce qui intéresse la jeunesse
10 intelligente. Les événements littéraires et politiques, les émotions des théâtres et des musées, des clubs et de la rue, ils voyaient tout, ils étaient partout. J'avais d'aussi bonnes jambes qu'eux et de ces bons petits pieds du Berry qui ont appris à marcher dans les mauvais chemins, en équilibre sur de gros sabots. Mais sur le pavé de Paris, j'étais comme un bateau
sur la glace. Les fines chaussures craquaient en deux jours, les socques¹ me faisaient tomber,
15 je ne savais pas relever ma robe. J'étais crottée, fatiguée, enrhumée, et je voyais chaussures et vêtements, sans compter les petits chapeaux de velours arrosés par les gouttières, s'en aller en ruine avec une effrayante rapidité.

J'avais fait déjà ces remarques et ces expériences avant de songer à m'établir à Paris, et j'avais posé ce problème à ma mère, qui y vivait très élégante et très aisée avec trois mille
20 cinq cents francs de rente : comment suffire à la plus modeste toilette dans cet affreux climat, à moins de vivre enfermée dans sa chambre sept jours sur huit ? Elle m'avait répondu : « C'est très possible à mon âge et avec mes habitudes ; mais quand j'étais jeune et que ton père manquait d'argent, il avait imaginé de m'habiller en garçon. Ma sœur en fit autant, et nous allions partout à pied avec nos maris, au théâtre, à toutes les places. Ce fut une économie
25 de moitié dans nos ménages. »

¹ *Socques* : chaussures de bois et de cuir couvrant la chaussure ordinaire pour la protéger de l'humidité et de la saleté des rues.

Cette idée me parut d'abord divertissante et puis très ingénieuse. Ayant été habillée en garçon durant mon enfance, ayant ensuite chassé en blouse et en guêtres avec Deschartres², je ne me trouvais pas étonnée du tout de reprendre un costume qui n'était pas nouveau pour moi. À cette époque, la mode aidait singulièrement au déguisement. Les hommes portaient de
30 longues redingotes carrées, dites à la *propriétaire*, qui tombaient jusqu'aux talons et qui dessinaient si peu la taille que mon frère, en endossant la sienne à Nohant, m'avait dit en riant : « C'est très joli, cela, n'est-ce pas ? C'est la mode, et ça ne gêne pas. Le tailleur prend mesure sur une guérite, et ça irait à ravir à tout un régiment. »

Je me fis donc faire une *redingote-guérite* en gros drap gris, pantalon et gilet pareils.
35 Avec un chapeau gris et une grosse cravate de laine, j'étais absolument un petit étudiant de première année. Je ne peux pas dire quel plaisir me firent mes bottes : j'aurais volontiers dormi avec, comme fit mon frère dans son jeune âge, quand il chaussa la première paire. Avec ces petits talons ferrés, j'étais solide sur le trottoir. Je voltigeais d'un bout de Paris à l'autre. Il me semblait que j'aurais fait le tour du monde. Et puis, mes vêtements ne craignaient rien. Je
40 courais par tous les temps, je revenais à toutes les heures, j'allais au parterre de tous les théâtres. Personne ne faisait attention à moi et ne se doutait de mon déguisement. Outre que je le portais avec aisance, l'absence de coquetterie du costume et de la physionomie écartait tout soupçon. J'étais trop mal vêtue, et j'avais l'air trop simple (mon air habituel, distrait et volontiers hébété) pour attirer ou fixer les regards. Les femmes savent peu se déguiser, même
45 sur le théâtre. Elles ne veulent pas sacrifier la finesse de leur taille, la petitesse de leurs pieds, la gentillesse de leurs mouvements, l'éclat de leurs yeux ; et c'est par tout cela pourtant, c'est par le regard surtout qu'elles peuvent arriver à n'être pas facilement devinées. Il y a une manière de se glisser partout sans que personne détourne la tête, et de parler sur un diapason bas et sourd qui ne résonne pas en flûte aux oreilles qui peuvent vous entendre. Au reste, pour
50 n'être pas remarquée en *homme*, il faut avoir déjà l'habitude de ne pas se faire remarquer en *femme*.

George SAND, *Histoire de ma vie* (1855).

² Jean-François Deschartres, qui a été le précepteur de George Sand après avoir été celui de son père.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

Comment il convient d'agir, selon Démosthène.

4 Pour commencer, il me paraît nécessaire de vous rappeler brièvement quelques faits antérieurs. Vous n'avez pas oublié, Athéniens, ce qui se passa lorsqu'on vous annonça, il y a de cela trois ou quatre ans, que Philippe était en Thrace, qu'il assiégeait Héraionteichos¹. C'était au mois de Maimactérion. Il y eut alors force discours, grande agitation ; on décréta de mettre à la mer quarante trières, d'embarquer les citoyens au-dessous de quarante-cinq ans, de lever soixante talents. Puis, l'année en cours s'acheva ; Hécatombaiôn, Métageitniôn, Boèdromiôn ; ce fut à peine en ce dernier mois, après les Mystères, que vous fîtes partir Charidème avec dix vaisseaux vides de troupes et cinq talents d'argent. 5 C'est qu'on vous avait annoncé que Philippe était malade ou même mort – les deux nouvelles ont couru – et là-dessus vous aviez, Athéniens, jugé le secours inutile et renoncé à l'expédition. Or c'était justement le moment de la faire. Si nous avions alors envoyé là-bas les secours que nous avons votés, Philippe ne nous causerait pas tant d'ennuis, à présent qu'il est tiré d'affaire. 6 Ce qui est fait est fait. Mais aujourd'hui l'occasion d'une nouvelle guerre vient à nous, et, si j'ai rappelé le passé, c'est à cause de cela, pour vous éviter les mêmes fautes. Qu'allons-nous faire de cette occasion, Athéniens ? Si vous n'envoyez pas des secours avec tous les moyens dont vous disposez, réfléchissez : vous aurez, en fait, conduit vos opérations au profit de Philippe. 7 Il existait là-bas une puissance de quelque importance, celle des Olynthiens, et la situation était celle-ci : Philippe se défiait d'eux et ils se défiaient de Philippe. Entre eux et nous, la paix fut conclue ; sérieux empêchement pour Philippe et grosse difficulté ; une grande ville qui guettait l'instant où il donnerait prise, réconciliée avec nous. Nous pensions donc qu'il fallait à tout prix les mettre en guerre ; or, cet événement, dont tout le monde parlait, vient précisément de se réaliser, peu importe comment. 8 Dès lors, que nous reste-t-il à faire, Athéniens, sinon d'envoyer du secours, un secours puissant, en toute hâte ? D'autre parti possible, je n'en vois pas. Car, pour ne rien dire du déshonneur que nous encourrions si nous faiblissions tant soit peu, il y a un danger que j'aperçois, un sérieux danger qui résulterait de là, étant données les dispositions des Thébains à notre égard et la situation désespérée des Phocidiens ; rien n'empêcherait Philippe, une fois qu'il aurait réduit les Olynthiens, de faire sentir de ce côté le poids de ses armes. [...] 10 Mais, me dira-t-on, nous sommes d'accord pour expédier un secours, et nous allons l'expédier. Seulement, comment y pourvoir ? Voilà ce qu'il faut nous dire. Ne vous étonnez donc pas, Athéniens, si je propose une chose qui semblera paradoxale à beaucoup d'entre vous. Instituez des Nomothètes. Mais n'apportez pas devant eux de lois nouvelles, – vous en avez bien assez –, abrogez plutôt celles qui sont nuisibles pour le moment. 11 Ces lois dont je veux parler sont les

¹ Localité située à moins d'une vingtaine de km à l'ouest-nord-ouest de Périnthe.

lois sur le fonds des spectacles – je dis les choses clairement – et quelques-unes de celles qui se rapportent au service militaire ; car les unes partagent les crédits de guerre entre ceux qui ne servent pas, sous le titre d'indemnités de spectacle, les autres assurent l'impunité aux réfractaires, ce qui décourage les citoyens disposés à faire leur devoir. Une fois ces lois abrogées, lorsque vous aurez déblayé la route aux propositions utiles, alors cherchez l'homme prêt à rédiger le décret qui est, de l'avis unanime, indispensable.

Démosthène, *Troisième Olynthienne*, 4-8 et 10-11.
Traduction M. Croiset, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1924, modifiée.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente. Dans mon cas, au moins, les choses tournèrent autrement. Barbara ne fit pas que remplacer pour moi la mère jusqu'à l'âge de sept ans ; elle fut la mère, et l'on verra plus tard que mon premier déchirement ne fut pas la mort de Fernande, mais le départ de ma bonne. Par la suite, ou simultanément, les maîtresses ou les quasi-maîtresses de mon père, et plus tard la troisième femme de celui-ci, m'assurèrent amplement ma part des rapports de fille à mère : joie d'être choyée ou chagrin de ne pas l'être, besoin vague encore de rendre tendresse pour tendresse, admiration pour la jolie dame, dans une occasion au moins amour et respect, dans une autre, cette bienveillance un peu agacée qu'on a pour une bonne personne pas très douée pour la réflexion.

Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est du fait que sans cet accident Fernande eût peut-être vécu trente ou quarante ans de plus. J'ai parfois tenté de me représenter sa vie. Si la séparation prévue par Michel avait eu lieu, Fernande eût pris place dans le groupe un peu gris des femmes délaissées, qui n'étaient pas rares dans ce milieu. Elle n'était pas de celles qui se consolent avec un amant, ou ne l'eût fait qu'avec d'affreux remords. Si au contraire ma naissance avait consolidé ce ménage, il est peu probable que l'harmonie pour autant en fût redevenue délicieuse. Le temps, sans doute, eût instruit Fernande, lui eût enlevé ses langueurs et ses mélancolies typiques d'une dame de 1900, mais l'expérience nous prouve que la plupart des êtres changent peu. Influencée par elle, ou irritée par elle, mon adolescence eût versé davantage dans la soumission ou dans la révolte, et la révolte eût presque inévitablement prévalu vers 1920 chez une fille de dix-sept ans.

Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux* (1974).

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Ce fut dans un coin du grenier où je m'aventurais comme un voleur que je découvris un paquet de lettres dont la lecture m'effraya, par le caractère irrévérencieux et même sacrilège du propos, et m'éclaira sur certaines des raisons de la mésentente entre Teresina et mon père. Les lettres occupaient tout un rayon d'une étagère et étaient protégées par une toile d'araignée si soigneusement tissée que je ne pus m'empêcher d'y voir l'effet d'une volonté maléfique et délibérée. On ne pouvait tendre la main vers ces documents sans qu'elle eût à traverser ce voile, d'autant plus répugnant qu'y régnait une araignée remuante, fort noire et velue, et qui ne me disait rien qui vaille.

Ces lettres cachetées mais dont la cire était brisée m'attiraient pourtant irrésistiblement. Il y avait d'innombrables autres manuscrits et lettres dans le grenier, qui traînaient en vrac un peu partout parmi des violons brisés, des harpes aux cordes éclatées, des clavecins infirmes et des feuilles de musique ; mais c'est ce paquet-là que je voulais, et pas un autre. C'était sans doute l'araignée qui m'inspirait une curiosité aussi obstinée : la présence de cette petite gardienne obèse faisait planer sur le trésor une aura de fruit défendu que j'ai toujours trouvée irrésistible. Je ne pouvais cependant me résoudre à passer la main au travers de ce répugnant royaume. Je tentai de le contourner par sa partie haute, plus loin de l'araignée, là où les fils étaient assez largement écartés. Mais la chose se mit à courir avec une extraordinaire agilité dans la direction de mes doigts, et mon imagination, ce don ou ce vice que j'ai hérité de mes ancêtres Zaga, et que l'éducation que j'avais reçue de mes amis les chênes de Lavrovo avait avivé d'une manière singulière, me joua à nouveau un de ses tours. J'avais déjà deviné que je n'avais point affaire à un quelconque insecte mais que la bête velue et sans aucun doute venimeuse avait été placée là par des puissances obscures pour veiller sur des documents interdits, réservés aux seuls initiés. Il vint s'y ajouter aussitôt la conviction que j'avais devant moi un être humain, homme ou femme, enchanté et métamorphosé par un décret des instances supérieures et devenu ainsi la sentinelle hérissée et hostile que j'avais devant moi.

Romain GARY, *Les enchanteurs* (1973).

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Le territoire de Namouss est un mouchoir de poche. Il se limite au quartier des Kairouanais, et encore. Quant à l'autre quartier, celui des Andalous, Namouss n'y a pour ainsi dire jamais mis les pieds. Pour lui, comme pour la plupart de ses camarades, c'est presque un pays étranger où il ne fait pas bon s'aventurer. Là-bas vivent des bandes d'enfants hostiles qu'on ne rencontre que lors de batailles sporadiques. Quand elle a lieu, la guerre interquartiers s'organise selon un protocole digne d'armées régulières. Un émissaire est envoyé à l'autre camp, porteur de la déclaration belliqueuse, proposant la date et le terrain de la bataille, précisant aussi la nature des armes qui devront être utilisées, généralement ceintures et/ou cailloux, sans parler des techniques de lutte au moment du corps à corps — le coup de tête, jugé dangereux, est autorisé ou non selon les circonstances. L'état-major autoproclamé du quartier commence alors à élaborer la stratégie et à sélectionner les recrues. Namouss, qui entre à peine dans la catégorie des poids plume, ne fait pas partie des enfants appelés sous les drapeaux. Même si de menues tâches lui sont confiées lors des préparatifs, il doit se contenter, au moment des affrontements, du rôle de spectateur.

Abdellatif LAÂBI, *Le Fond de la jarre* (2002).

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Le sentiment de l'absurdité au détour de n'importe quelle rue peut frapper à la face de n'importe quel homme. Tel quel, dans sa nudité désolante, dans sa lumière sans rayonnement, il est insaisissable. Mais cette difficulté même mérite réflexion. Il est probablement vrai qu'un homme nous demeure à jamais inconnu et qu'il y a toujours en lui quelque chose d'irréductible qui nous échappe. Mais *pratiquement*, je connais les hommes et je les reconnais à leur conduite, à l'ensemble de leurs actes, aux conséquences que leur passage suscite dans la vie. De même tous ces sentiments irrationnels sur lesquels l'analyse ne saurait avoir de prise, je puis *pratiquement* les définir, *pratiquement* les apprécier [...].

Albert CAMUS, *Le mythe de Sisyphe* (1942).

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Tu sais ou tu ne sais pas, ma chère Colette, que dans la maison on ne détruit rien. Nous avons en haut, sous le toit, une grande chambre de débarras, qu'on appelle la « pièce aux vieux objets ». Tout ce qui ne sert plus est jeté là. Souvent j'y monte et je regarde autour de moi. Alors je retrouve un tas de riens auxquels je ne pensais plus, et qui me rappellent un tas de choses. Ce ne sont point ces bons meubles amis que nous connaissons depuis l'enfance, et auxquels sont attachés des souvenirs d'événements, de joies ou de tristesses, des dates de notre histoire ; qui ont pris, à force d'être mêlés à notre vie, une sorte de personnalité, une physionomie ; qui sont les compagnons de nos heures douces ou sombres, les seuls compagnons, hélas ! que nous sommes sûrs de ne pas perdre, les seuls qui ne mourront point comme les autres, ceux dont les traits, les yeux aimants, la bouche, la voix sont disparus à jamais. Mais je trouve dans le fouillis des bibelots usés ces vieux petits objets insignifiants qui ont traîné pendant quarante ans à côté de nous sans qu'on les ait jamais remarqués, et qui, quand on les revoit tout à coup, prennent une importance, une signification de témoins anciens. Ils me font l'effet de ces gens qu'on a connus indéfiniment sans qu'ils se soient jamais révélés, et qui, soudain, un soir, à propos de rien, se mettent à bavarder sans fin, à raconter tout leur être et toute leur intimité qu'on ne soupçonnait nullement. [...]

Il y a même là dedans des choses qui ne disent rien, qui viennent de mes grands-parents, des choses donc que personne de vivant aujourd'hui n'a connues, dont personne ne sait l'histoire, les aventures ; dont personne ne se rappelle même les propriétaires. Personne n'a vu les mains qui les ont maniées, ni les yeux qui les ont regardées. Elles me font songer longtemps, celles-là ! Elles me représentent des abandonnées dont les derniers amis sont morts.

Toi, ma chère Colette, tu ne dois guère comprendre tout cela, et tu vas sourire de mes niaiseries, de mes enfantines et sentimentales manies. Tu es une Parisienne, et vous autres Parisiens, vous ne connaissez point cette vie en dedans, ces rabâchages de son propre cœur.

Guy de MAUPASSANT, *Vieux objets* (1882).

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

J'étais paralysé, ne pouvant bouger de l'hôtel dans l'attente du téléphone : je ne pouvais rien éviter ; la moindre initiative m'était retirée. Je descendis dîner dans la salle à manger de l'hôtel. Je me levai chaque fois que j'entendais le téléphone. Je craignais que, par erreur, la téléphoniste appelât ma chambre. Je me fis donner l'indicateur et j'envoyai chercher des journaux. Je voulais les heures des trains qui vont de Barcelone à Paris. J'avais peur qu'une grève générale m'empêchât d'aller à Paris. Je voulus lire les journaux de Barcelone, et je lisais mais ne comprenais pas ce que je lisais. Je pensai qu'au besoin, j'irais jusqu'à la frontière avec la voiture.

Je fus appelé à la fin du dîner : j'étais calme, mais je suppose que si l'on avait tiré un coup de revolver près de moi, je l'aurais à peine entendu. C'était Michel. Il me demandait de venir le rejoindre. Je lui dis que, pour l'instant, je ne le pouvais pas, à cause du coup de téléphone que j'attendais, mais que, s'il ne pouvait passer à mon hôtel, je le rejoindrais au cours de la nuit. Michel me donna l'adresse où le retrouver. Il voulait absolument me voir. Il parlait comme celui qu'on a chargé de donner des ordres, et qui tremble à l'idée d'oublier quelque chose. Il raccrocha. Je donnai un billet au standardiste et je retournai dans ma chambre où je m'étendis. Il faisait dans cette chambre une chaleur pénible. J'avalai un verre d'eau pris au lavabo : l'eau était tiède. Je retirai mon veston et ma chemise. Je vis mon torse nu dans la glace. Je m'étendis encore une fois sur mon lit. On frappa pour me porter un télégramme de Xénie : comme je l'avais imaginé, elle arriverait le lendemain par le rapide de midi. Je me lavai les dents. Je me frottai le corps avec une serviette mouillée. Je n'osais pas aller aux cabinets de peur de manquer l'appel du téléphone. Je voulus tromper l'attente en comptant jusqu'à cinq cents. Je n'allai pas jusqu'au bout. Je pensai que rien ne valait la peine de se mettre en un tel état d'angoisse. N'était-ce pas un non-sens criant ? Depuis l'attente à Vienne, je n'avais rien connu de plus cruel. À dix heures et demie, le téléphone sonna : j'étais en communication avec l'hôtel où Dirty était descendue. Je demandai à lui parler personnellement. Je ne pouvais comprendre qu'elle me fit parler par un autre. La communication était mauvaise, mais je réussis à rester calme et à parler clairement. Comme si j'étais le seul être calme dans ce cauchemar.

Georges BATAILLE, *Le Bleu du ciel* (1957).

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

« D'abord, qu'est-ce que c'est que l'amour ?

— C'est pas des questions. On aime ou on n'aime pas...

— Tout de même, si on se trompait... s'il n'y avait pas d'amour. »

C'étaient des propos d'hommes soûls. Ils n'étaient ivres pourtant que de leurs paroles, de la soirée chaude, de l'heure avançante, de cette haine entre eux d'abord qui était tombée comme un grand vent.

« Si vous aimiez Bérénice, — dit Paul Denis, — vous ne vous demanderiez pas ça. »

Il regardait l'autre dans les yeux, provocant et pâle, avec une sorte de méchanceté délibérée, qui ne se soutenait plus, qui fichait le camp. Au fond, il ne pouvait pas détester Leurtillois. La même femme leur avait fait le même mal. Il aurait pu lui taper dessus tout de suite, mais du moment qu'on avait parlé... Ce petit café de la place Saint-Georges, [...] presque vide... et le garçon qui bâillait, lisant un journal du soir...

« Tu crois, — dit Aurélien, — tu crois, petit, que je ne l'aime pas ? »

Il avait demandé ça lentement, pas sûr de lui-même, inaugurant ce tutoiement bourru, parce qu'à la fin c'était un gosse, son interlocuteur, un gosse frémissant et maigre, avec une mine de l'autre monde, qu'aggravaient les lumières, mais un gosse... Paul râla : « Je vous défends de m'appeler *petit* ! »

Aurélien haussa les épaules. Dire qu'il l'aurait bien tué, dans le premier moment, ce moutard¹. C'était étrange de penser à lui comme à l'amant de Bérénice. Étrange et révoltant. Comme les collégiens qu'on prend à fumer en cachette. Elle avait pu lui préférer ça, elle. Préférer... enfin. Il se fâcha contre lui-même : on ne discute pas les faits.

« Peut-être qu'il faut te croire, *petit*... » Il insistait sur le mot défendu, mais Paul Denis semblait déjà avoir oublié sa défense : « ... peut-être que je ne l'aime pas... que ce n'est pas cela, l'amour... mais alors, qu'est-ce que c'est ? Tu crois que je me racontais des histoires ? »

Cela fit un silence, puis Aurélien : « Tu la trouves jolie, toi ? »

Louis ARAGON, *Aurélien* (1944).

¹ moutard : молокоцос.